

La tête inclinée sur la table de la cuisine, le fils Saintonge lissait du tranchant de la main la feuille de papier sur laquelle il s'apprêtait à tracer le plan de la place du marché de Stanford. Avant d'en arriver là il avait parcouru aux côtés de son père la pleine largeur ou presque du continent nord-américain. Fallait-il qu'ils soient insatisfaits du sort que la vie leur réservait au Canada pour aller voir au bout du monde si l'existence n'y était pas moins rude!

Les États-Unis d'Amérique n'avaient cependant pas tenu toutes leurs promesses. En premier lieu les deux expatriés étaient tombés entre les mains d'un curé véreux qui les avait entraînés dans de nombreux embrouillaminis sans issue. Pour sortir de l'impasse le père Saintonge avait alors poussé plus loin sa prospection de ce prétendu Eldorado. Il pensait trouver fortune en érigeant des maisons sur des terres inondables. Il annonçait à qui voulait l'entendre qu'il avait mis au point un ingénieux système pour pallier cet inconvénient. Le fils lui avait échoué dans l'atelier d'un architecte de Chicago qui l'avait affecté à la tâche fastidieuse de recopier au propre les esquisses des plans d'un collège pour garçons. Le jeune homme croyait y avoir trouvé sa vocation. Cependant, cette besogne répétitive l'avait vite ennuyé. Un matin il avait oublié de rentrer au travail. Chacun en

avait déduit qu'il était retourné chez les Canadiens français sur les rives du fleuve Saint-Laurent, au Canada. Le destin avait plutôt conduit le jeune homme à Stanfold, une ébauche de village en plein développement dans un coin de pays tout juste défriché par ses compatriotes. Les Bois-Francs.

*

Les nouveaux concitoyens du jeune Frédéric regardaient en coin cet étranger qui n'avait pas les mains rudes. De toute évidence celui-là ne débarquait pas comme eux des rives agricoles du fleuve Saint-Laurent ni des Trois-Rivières.

Déterminés à survivre sur des terres qui avaient été laissées à elles-mêmes depuis la création du monde, les pionniers de Stanfold ne s'en étaient pas trop mal sortis en dépit de la rudesse de leurs conditions de vie. Ils avaient érigé une petite église qui leur tenait lieu de phare. Le curé ayant été servi en premier, le maire réclamait à son tour une place du marché digne de ce nom. Jusque-là, pour assurer leur subsistance, les agriculteurs s'étaient contentés d'étaler leurs produits sur des tréteaux en bordure du borbier qui leur tenait lieu de route.

Peu après son arrivée le jeune étranger se rendit au magasin général. Il s'attendait à tout et à rien. Quelques fumeurs de pipes à bretelles l'avaient pourtant invité à prendre place autour du poêle éteint en cette saison.

— Comme ça t'étais allé chercher fortune au bout du monde? Puis tu as viré de bord pour t'en venir par ici. Sais-tu à quel point il faut travailler fort pour ne pas crever de faim sur nos terres de roche?

— Disons que je suis venu mettre l'épaule à la roue, répondit le jeune Frédéric en ébauchant un sourire. Cela

ne se voit peut-être pas mais moi aussi j'ai l'âme d'un bâtisseur.

— L'âme peut-être, prononça un jeunot qui le regardait par en dessous, mais ce n'est pas avec ça qu'on bâtit un village! Tu es habillé comme un notaire.

— Pour faire un pays neuf, avait répliqué Frédéric, il faut des bras mais aussi de l'esprit. Aux États, je gagnais ma vie comme architecte.

— Archi quoi?

— Quelqu'un qui dessine des plans de maisons.

Aussitôt l'un des rabâcheurs de joie riposta.

— Nous autres, le plan de nos maisons, on l'a dans notre tête. C'était déjà comme ça dans le temps quand on vivait au bord du fleuve. À plus forte raison par ici!

En dépit de ces propos défaitistes les palabreurs du poêle éteint ne s'étaient pas trop mal tirés d'affaire jusque-là. Le maire, le gros Elphège Désormeaux, trônait au milieu d'eux. Depuis quelque temps, il réclamait qu'on lui bâtisse une place du marché digne de ce nom. Les plus audacieux soutenaient même que l'on devrait aménager une salle à l'étage où se tiendraient les séances du conseil municipal. La mise en train d'un tel projet constituait une entreprise d'envergure pour les villageois.

— Si tu sais faire des plans, suggéra le premier magistrat de la localité, tu pourrais peut-être nous dessiner à quoi ça ressemblerait une bâtisse municipale.

Peu de temps après, en s'installant à la table de la cuisine pour ébaucher les grandes lignes du projet qu'on venait de lui présenter sur un plateau d'argent, Frédéric disposait en tout et pour tout d'une feuille de papier, d'un crayon à mine de plomb et d'une règle de bois. Pour rassembler ses idées il laissa d'abord dériver son imagination. Quatre murs surmontés d'un toit en pente plutôt prononcée. Une cheminée à chaque extrémité. Sous l'effet d'une soudaine inspiration l'apprenti architecte coiffa son croquis d'un clocheton. On y suspendrait une cloche

que l'on mettrait en branle pour ponctuer les événements marquants dans la localité.

Le jeune créateur n'était pas trop mécontent de cette première ébauche. Pour mieux réfléchir il se leva et fit quelques pas dans la pièce. Il bourra sa pipe de ce tabac fort qu'il s'était procuré chez un agriculteur des environs. Un détail qui n'en était pas un le tourmentait. Comment donner à son esquisse la touche personnelle qui mettrait en évidence son talent particulier?

L'inspiration tant attendue lui vint en cours de soirée. Dans un silence à faire éclater les vitres, à la lueur vacillante de la lampe à pétrole suspendue au-dessus de la table de la cuisine, il posa un sou sur son plan. En suivant le contour de la pièce il traça un fenestron rond au fronton de l'édifice. Fier de sa trouvaille, le jeune architecte prit la résolution d'ajouter ce symbole à ses œuvres futures en guise de signature. C'est l'âme en joie qu'il se retira dans sa chambre.

*

Le lendemain matin la cloche du marché dont il avait esquissé la silhouette la veille le tira de son sommeil. Il crut un instant que son imagination avait érigé le bâtiment pendant qu'il dormait. Il sortit sur le pas de sa porte. La fraîcheur matinale lui remit les idées en place. Le tintement de la cloche n'était pas le fruit de son imagination. C'était un enchaînement de petits coups répétés. Le tocsin. Comme pour confirmer la gravité de la situation, de nombreuses personnes couraient vers le cœur du village. Frédéric se précipita à leur suite.

À proximité du magasin général le jeune architecte se fondit dans la foule qui s'y pressait. De la fumée s'échappait des fenêtres et des corniches au point de

jonction du corps principal du bâtiment et des hangars qui le prolongeaient.

Devant la bâtisse une voiture à incendie occupait le milieu de la rue, deux grandes roues à l'arrière, deux petites à l'avant. Une plateforme surmontée d'un gros réservoir rond. Deux chevaux, l'un blanc l'autre plutôt pommelé de gris y étaient attelés, impassibles devant ce qui aurait effrayé leurs congénères. On les avait dressés à exercer avec placidité cette fonction très particulière.

Prêtant l'oreille aux propos qui s'échangeaient autour de lui, Frédéric comprit que l'eau viendrait bientôt à manquer dans le réservoir de la voiture. D'autre part le seul robinet installé à l'extérieur du commerce ne générerait pas un jet assez puissant pour produire un quelconque effet sur l'élément destructeur. Les habitants du village que les autorités avaient désignés pour exercer la fonction de pompiers volontaires avaient donc formé une chaîne humaine, se passant de main en main des seaux remplis d'une eau que d'autres tiraient des puits des habitations avoisinantes.

Vêtu comme un homme du monde, pantalon rayé, petite veste et boucle noire nouée sur le col, Frédéric ne se sentait guère à sa place au milieu de cette agitation. Il attirait les regards. Dans la cohue, il reconnut le maire Elphège Désormeaux qui l'avait mis au défi la veille de prouver sa compétence. Ce court personnage ventru dirigeait ses pompiers volontaires comme un chef de bande. En même temps il enjoignait à ceux qui se contentaient d'observer la scène les mains dans les poches de s'écarter afin de laisser les sapeurs faire leur travail. Constatant que l'étranger se tenait parmi eux le premier magistrat de la localité fonça dans sa direction.

— Si tu n'as rien d'autre à faire, rentre chez toi!

Et il reprit son rôle de chef de troupe auprès des combattants du feu. Frédéric se dirigea vers l'arrière du bâtiment. Plus il progressait de ce côté, moins il y avait de

monde. L'architecte se retrouva derrière les hangars qui prolongeaient l'établissement. L'endroit était désert. Une longue échelle était posée contre le mur et donnait accès à une fenêtre ouverte sur le pignon. Frédéric en déduisit qu'un pompier avait eu l'idée d'y monter pour s'assurer que les flammes ne progressaient pas sous les combles. Il eut toutefois un coup au cœur en apercevant deux garçons de neuf ou dix ans qui surgirent dans l'ouverture avec l'intention évidente de se précipiter sur les barreaux de cette échelle. Parvenus au sol ces garnements déguerpirent sans jeter un regard à celui qui les dévisageait. L'instant d'après l'étonnement de Frédéric redoubla quand il constata qu'une jeune femme vêtue d'une longue robe recouverte d'un tablier blanc s'apprêtait à suivre le même chemin.

— Que faisais-tu là avec ces enfants? s'enquit Frédéric.

— Je travaille au magasin général en bas, répondit l'étrangère. Je les connais, ces petits garnements. Ils vont souvent jouer dans le grenier. J'ai bien fait d'aller voir ce qui s'y passait. Ils ne pouvaient plus redescendre ni par-devant ni par-derrrière.

Frédéric fronça les sourcils en maintenant un regard étonné sur la jeune femme surgie de cet endroit insolite.

— Aidez-moi donc à remettre l'échelle à terre, lui proposa cette dernière. Si quelqu'un l'apercevait contre le mur il pourrait se faire des idées.

Ils s'apprêtaient à empoigner l'instrument pour le déplacer quand deux jeunes hommes dans la vingtaine apparurent à l'angle du bâtiment. Sans doute des pompiers volontaires. La stupeur leur arrondissait les yeux devant cette femme et cet homme qui semblaient s'apprêter à monter dans le galetas.

— Que faites-vous là vous autres? s'enquit l'un d'eux.

— Tout sauf ce que vous vous imaginez, lui répliqua Frédéric.

— Je commence à me demander..., enchaîna l'autre. Les deux petits gars qui viennent de partir en courant, ils ne descendaient pas du grenier, par hasard?

— Je les connais, déclara la jeune femme. Il leur arrive de se faufiler par les escaliers des hangars pour aller jouer au chat et à la souris sous les combles. D'habitude ils passent par les escaliers. Mais là ils ne pouvaient plus repartir par leur chemin habituel. Ça brûle de partout.

— Toi, t'es en train de nous jouer un air de violon! l'interrompit le collègue du premier pompier.

— Et puis ce monsieur-là, s'enquit le premier, il fait quoi ici habillé comme un notaire?

— Moi, intervint Frédéric, j'ai aperçu cette jeune personne qui descendait par l'échelle. Elle m'a expliqué ce qu'elle était allée faire en haut et je n'ai pas hésité à la croire. Maintenant, laissez-nous tranquilles avec vos questions. Si vous tenez à le savoir je me nomme Frédéric Saintonge et je suis architecte.

— Il paraît qu'il vient d'arriver au village, prononça la jeune femme.

— Vous vous trompez de coupable, déclara Frédéric en serrant les dents. Les maisons je n'y mets pas le feu. J'en dessine plutôt les plans.

À ce moment le maire Désormeaux apparut à son tour.

— Ces deux-là ils viennent de descendre du grenier, annonça l'un des jeunes sapeurs.

— Faux! rétorqua Frédéric. Je n'y suis jamais monté.

— Et moi, enchaîna Juliette, j'ai posé l'échelle contre le mur pour aller sauver des enfants.

Le maire jeta un regard suspicieux sur le couple inusité.

— Ce ne serait pas vous autres par hasard qui auriez mis le feu?

— Vous vous trompez de coupables, s'insurgea Frédéric.

— Toi, tu n'es pas supposé être en train de dessiner le marché?

Et se tournant vers la jeune femme.

— Puis l'autre, toujours là où elle n'est pas supposée être ! Allez m'attendre tous les deux dans mon bureau à la maison. Je réglerai votre compte quand j'en aurai fini ici. Et je vous conseille de trouver une bonne histoire pour m'expliquer ce que vous faisiez là-dedans. Que vous étiez montés au grenier pour aller cueillir des fraises, par exemple.

*

— Votre mari nous a demandé de patienter ici, avait annoncé Frédéric en entrant dans la cuisine de la résidence du maire.

Mme Désormeaux introduisit les visiteurs au salon dans lequel son époux avait aménagé un bureau où il recevait ses administrés. Elle laissa la porte ouverte en se retirant. On l'entendit remuer des casseroles à la cuisine.

Pour leur part, la jeune femme qui se prénomma Juliette et l'étranger examinaient les lieux. Un divan, deux fauteuils et surtout un imposant secrétaire à cylindre dont la tablette était tirée, encombrée de papiers et de livres de comptes.

— Il suffit de regarder, marmonna Frédéric, pour savoir à qui on a affaire. Un homme qui régent toute la paroisse comme si le bon Dieu lui avait confié la mission de faire marcher le monde à sa place.

— Avec lui, quand il se passe quelque chose de travers, prononça la jeune femme, c'est toujours la faute des autres. Surtout la mienne.

Elle se redressa.

— Mais on ne va pas laisser ce boss des bécosses nous mettre sur le dos ce qui vient d'arriver, poursuivit-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

— Ceux qui jappent le plus fort, déclara Frédéric, ils ont toujours quelque chose à cacher.

— Et moi, enchaîna Juliette en relevant la tête, la vie m'a appris que les gros font toujours payer les petits à leur place.

Un hochement de tête chez le dessinateur de plans raplomba la jeune femme.

— Vous avez vu tout à l'heure? Il n'a pas fallu longtemps avant qu'il nous mette toute l'affaire sur le dos!

— Quand le magasin aura fini de brûler, fit observer Frédéric, il est bien évident que vous allez vous retrouver chacun chez vous, les engagés. Toi la première. Pour un bon bout de temps à part ça! Sans toucher vos gages comme de raison.

— Ce ne sera pas la première fois que je me retrouverai avec ma besace sur le dos.

— Tu n'as pourtant pas l'air d'une personne qui se laisse marcher sur les pieds, fit observer Frédéric.

Juliette se tourna vers son compagnon de méprise pour saisir son regard.

— En attendant ça nous donne quoi de rester ici? Vous ferez bien comme vous voudrez mais moi je déguerpis!

Frédéric laissa un fin sourire fleurir sous sa moustache.

— Après vous, madame! suggéra-t-il en inclinant le buste en direction de la sortie.

Dehors, Juliette s'épanouit comme une plante au soleil. Frédéric ne cessait de l'observer à la dérobée.

— On fait quoi à présent? s'enquit cette jeune personne.

— Moi je retourne à mon appartement. Toi, chez vous.

— Si vous connaissiez ma mère vous n'auriez pas envie de vous retrouver devant elle.

— En tout cas, suggéra Frédéric, on ne va pas moisir ici.

— Nous cacher tous les deux dans le bois, proposa la jeune personne.

— J'ai peut-être quelque chose de mieux à te suggérer. Viens donc prendre une bouchée avec moi à la maison.

— Ça ne vous dérangerait pas ?

— Ça me ferait même plaisir.

*

En fin d'après-midi chacun avait remis ses gestes en place. Frédéric jetait un regard minutieux sur l'ébauche du futur édifice municipal. Une parole prononcée par Juliette le fit sursauter.

— Il faudrait que vous ôtiez vos affaires de là. Ça doit faire pas mal de temps que votre table n'a pas été nettoyée. Je vais lui donner un coup de torchon.

La journée avait pris un tour inattendu. En les soupçonnant d'avoir mis le feu au magasin général le maire de la localité les avait renvoyés l'un face l'autre.

— À l'heure qu'il est, suggéra l'architecte, il va quand même falloir que tu t'en retournes chez vous.

— Vous ne comprenez donc pas ! lui lança la jeune femme. Ma mère est pire qu'un homme.

— Tu n'es pas un peu dure avec elle ? Ou alors, c'est avec les hommes.

— Elle fait la même chose avec moi.

Frédéric posa un regard attendri sur la jeune personne.

— Si tu ne pars pas chez ta mère, où veux-tu aller ?

Juliette esquissa une moue d'enfant.

— Ce ne serait pas la première fois que je coucherais dehors.

— On pourrait essayer de trouver quelqu'un de tes connaissances qui accepterait de t'héberger en attendant demain.

Le visage de la jeune femme se renfrognait.

— Vous ne voulez donc pas comprendre! Tout le monde me traite comme une moins que rien dans le village. Tout juste bonne à récurer le plancher du magasin ou à transporter des affaires trop lourdes pour moi. En dehors de ça je ne suis personne.

Frédéric l'observait comme si le regard qu'il lui jetait pouvait la ramener du bon côté de la vie. Pour sa part Juliette ouvrait des yeux encore étonnés sur cet être déconcertant.

— À moins que..., commença-t-il.

*

Cette nuit-là la jeune femme dormit seule dans le lit de l'architecte. Ce dernier se retournait d'un bord à l'autre, allongé sur le divan du salon. Il s'efforçait de saisir le sens du message que le destin lui adressait. Lui marié à sa profession, elle ballottée sur le cours d'une existence houleuse. Ne parvenant pas à résoudre cette énigme, Frédéric avait fini par s'endormir. Il s'éveilla au petit matin avec la sensation de ne pas avoir fermé l'œil. En chemise de nuit le jeune architecte chercha à reprendre pied dans la réalité en se réinstallant devant son esquisse de la bâtisse municipale. Rien de valable ne venait. Il se contenta donc de tirer des nuages de sa pipe.

Peu après Juliette s'avança dans la cuisine, pieds nus, la chevelure ébouriffée et encore étonnée de se retrouver là. Frédéric leva la tête dans sa direction.

— Je me demande où tout ça va nous mener, se permit-il de dire.

Juliette mit un certain temps à répondre.

— Nous pourrions commencer par essayer de nous comporter comme si tout était normal.

Frédéric avait posé ses deux mains à plat sur le plan étalé devant lui.

— Je peux te dire une chose en tout cas. C'est la première fois depuis que je suis arrivé ici qu'une femme passe la nuit dans mon lit.

— Et moi, pensez-vous que j'aie l'habitude de partager la couche des autres?

Ils avalèrent chacun de grosses goulées de silence. Juliette croisait les bras en se dissimulant les mains sous les aisselles. On aurait dit qu'elle préservait ainsi sa chaleur.

— Vous ne pensez pas qu'il serait temps de prendre une bouchée? finit-elle par suggérer.

Frédéric inclina la tête en guise d'assentiment. La jeune femme se mit alors en frais de poser des assiettes sur le bout de table que les papiers n'encombraient pas.

— Il va bien falloir comprendre ce que la vie essaie de nous dire, lança Frédéric en mordant dans un bout de pain. Qu'est-ce que tu m'as dit hier? Qu'après ce qui s'est passé tu vas être reçue dans ta famille avec une brique et puis un fanal.

Juliette se renfrogna, l'air de trouver que son vis-à-vis venait de la charger de tous les péchés du monde.

— Ma famille! s'exclama-t-elle. Mon père a déguerpi comme le sauvage qu'il est quand j'avais quatre ans. Ma mère, pas plus brillante qu'un sou noir. C'est moi qui la fais vivre. Le seul frère que j'ai connu est parti de la maison depuis un bon bout de temps. Les autres je ne sais même pas ce qu'ils sont devenus.

Frédéric baissa la tête pour dissimuler le désarroi que lui causait la brutalité de ces propos. Il la releva pour braquer son regard sur la jeune femme. Le destin avait de toute évidence une arrière-pensée en plaçant cette personne sur son chemin.

— Tu n'arriveras à rien en te rapetissant de cette façon.

— Vous ne comprenez donc pas! s'énerva Juliette en se redressant. Je suis comme un renard qui retrouve plus son terrier.

Des coups frappés à la porte les firent sursauter. C'était le maire Désormeaux. Il entra dans le vif du sujet sans procéder aux salutations habituelles.

— C'était donc vrai ce qu'ils m'avaient dit! leur lança-t-il. Vous vous êtes mis en ménage à présent!

— Même si ce n'était pas faux, lui lança Frédéric, je me demande en quoi ça pourrait vous concerner.

Le maire leur jeta un regard courroucé.

— Vous voulez que je vous dise ce qui va vous arriver? Vous allez vous retrouver tous les deux en prison.

— Je serais bien plus utile en traçant le plan de votre salle, lui opposa Frédéric.

— À propos, intervint Juliette, on dirait que vous ne vous en rendez pas compte. Vous nous empêchez de manger.

— Toi, surveille ton langage, lui lança le maire.

— Et vous, lui répliqua la jeune femme, depuis quand on a le droit d'accuser des gens d'avoir sauvé des enfants?

— Tu vas prendre tes cliques et tes claques, lui jeta le maire.

— Vous ne pouvez pas m'ôter grand-chose, lui repar-tit Juliette. Je n'ai rien.

Frédéric se leva alors pour se planter devant celui qui les prenait de haut.

— Ça suffit à présent! Maire ou pas, vous allez partir d'ici au plus vite sinon je raconte à tout le monde que vous êtes venu me menacer dans ma maison.

— Et moi, renchérit Juliette, je ne manquerai pas de rappeler à votre femme, si elle ne le sait pas déjà, que vous n'avez pas cessé de me peloter chaque fois que vous passiez près de moi au magasin.

L'accusateur détourna le regard.

— Vous ne perdez rien pour attendre tous les deux.

Et il en remit en se dirigeant vers la porte.

— J'ai encore pas mal de choses à faire avant de m'occuper de vous deux. En attendant, je vous conseille de vous tenir le grain serré. Vous allez regretter de vous être trouvés sur mon chemin.

*

Après cet affrontement, Juliette et Frédéric se retrouvèrent chacun pelotonné dans ses humeurs. L'appartement était trop exigü pour que l'un n'entende pas le tintamarre engendré par les pensées de l'autre. Pour remettre le cours du temps en marche, Juliette entreprit de débarrasser le bout de la table encore recouvert des vestiges du repas que le grossier personnage avait interrompu. À l'autre extrémité, Frédéric se penchait une fois de plus sur ses ébauches. Chacun sous l'effet de son tourbillon intérieur. Frédéric se leva enfin, posant les mains à plat sur la table devant lui.

— Je me demande si tu ne devrais pas aller donner des nouvelles à ta mère. La jeune femme se rembrunit.

— Je vous l'ai déjà dit hier. Si je ne lui rapporte pas d'argent, ma mère ne voudra plus de moi dans sa maison.

— Dans ce cas, formula Frédéric, il faudra bien que tu trouves une solution.

— Les portes ce n'est jamais moi qui les ouvre.

— Tu pourrais toujours rester ici, finit-il par suggérer. Le temps que les choses s'arrangent.

— Et vous, lui lança-t-elle sans soupçonner le poids de ce qu'elle allait soulever, il n'y a pas de femme dans votre vie?

— Moi, tu sais, ma compagne c'est le dessin.

— D'où venez-vous? s'enquit-elle. Je veux dire: que faisiez-vous avant d'arriver ici?

— J'ai appris les rudiments de mon métier aux États-Unis.

— Vous auriez dû rester là-bas! lui fit observer la jeune femme. Les Américains sont beaucoup plus riches que nous autres.

— Ce n'est pas ça qui fait le bonheur, signala Frédéric.

— Vous parlez comme un homme qui ne s'est jamais demandé s'il va manger pour le souper.

Frédéric venait de se rendre compte qu'il mettait le doigt sur une blessure. Il adoucit le ton pour énoncer la suite de son idée.

— Si j'ai bien compris, tu donnais quelques sous à ta mère sur ton salaire pour l'aider à vivre.

La jeune femme prit un air sombre.

— Je ne vois pas comment elle pourrait passer à travers toute seule, prononça-t-elle.

Frédéric leva le regard sur cette Juliette.

— Je ne suis pas riche. Pas dans la misère non plus. Tu diras à ta mère que je pourrai lui donner un petit quelque chose de temps en temps.

Les joues rouges soudain, la jeune femme se tourna vers Frédéric.

— Si vous faites ça, je ne l'oublierai jamais.

Elle se jeta la veste sur les épaules. Frédéric la précéda vers la porte.

— Où allez-vous comme ça? s'étonna-t-elle.

— Avec toi chez ta mère.

Juliette faisait des « non » contrariés de la tête.

— Vous pensez que ce serait une bonne chose que le village nous voie ensemble après ce qui s'est passé?

Et elle sortit sans se retourner.

*